

LES MOTS MIGRATEURS

Du même auteur

AUX ÉDITIONS DU SEUIL

Allons-y, Alonzo !
ou Le Petit Théâtre de l'interjection
1994, « *Point-Virgule* », n° 137

Le Dico des mots-caresses
1997, « *Les dicos de Point-Virgule* »

Calembourdes
1999, « *Point-Virgule* », n° 189

Les Mots voyageurs
Petite histoire du français venu d'ailleurs
2003

AUX ÉDITIONS DU SORBIER

Les Mots oiseaux
Abécédaire de mots venus d'ailleurs
2007

Marie Treps

LES MOTS MIGRATEURS

LES TRIBULATIONS
DU FRANÇAIS EN EUROPE

Éditions du Seuil
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

À Mélanie et Lucie

ISBN 978-2-02-108482-5

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2009

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editionsduseuil.fr

Extrait de la publication

J'ai longtemps vécu sous de vastes tropiques.

Enfin, presque. J'ai passé ma belle jeunesse à deux pas de la frontière belge et, je dois vous le dire, cela m'a ouvert des horizons.

À peine la barrière rouge et blanc franchie, on se retrouvait en pays wallon et le français se bariolait de nouvelles couleurs.

Là, on vous dit « Bondjou ! » « A'rvoye ! » « K'mint va-t-i ? ».

Là, une femme est une « feume », un imbécile un « djondu », et le « pistolet » un petit sandwich. C'est comme ça.

Ce français agrémenté de mots wallons, il ne faut guère d'efforts pour le comprendre, même si quelques mots chatouillent l'oreille. Le wallon est une variété des dialectes romans d'oïl, c'est dire qu'il a poussé sur le terreau latin. Mais, tout de même, le pur wallon, peu parlé de nos jours, diffère du français. Et puis il y a l'accent.

La première impression que m'ont laissée ces expéditions enfantines en territoire belge n'a jamais été démentie par la suite : les frontières linguistiques sont choses subtiles.

Les grands jours, nous nous aventurions plus au nord. Alors, un changement brutal se produisait. Du côté de Bruxelles, un parler étrange faisait son apparition. Pas de doute, on parlait là deux langues se ressemblant autant qu'une carpe et un lapin.

Admettez que le wallon fut le lapin, et vous allez deviner que la carpe n'était autre que le flamand. Si l'un est roman, l'autre est germain.

Cela m'a toujours réjouie d'entendre parler, à Bruxelles, un français bigarré et une langue à mes yeux on ne peut plus exotique. Lire les panneaux routiers flamands est une véritable aventure oculaire. Voyelles redoublées (oo/aa), débauche de consonnes organisées dans d'improbables suites (chts/msch), des noms longs comme ça. Ah! le flamand.

La voyageuse imaginaire que j'étais déjà se disait qu'il n'est pas besoin d'aller bien loin pour changer d'univers.

Plus au nord, le wallon disparaît. Quelques kilomètres suffisent et pfuitt...

Alors, sans quitter la Belgique, nous avons franchi une seconde frontière ? Beaucoup moins douce que la première. Ainsi, pensais-je, une frontière linguistique peut ressembler à un mur ? J'eus la confirmation de cette intuition quand j'appris que Wallons et Flamands pouvaient en venir aux mains pour des motifs linguistiques. Que des querelles de mots pouvaient se révéler identitaires, je ne l'avais pas encore compris.

Bien plus tard, à Bruxelles, j'ai rencontré des vrais « zineke », des gens qui, ne se voulant ni d'un côté ni de l'autre, revendiquent de n'être pas purs, se sentent riches d'une double culture. « Zineke » désigne un chien bâtard.

Entre-temps, j'étais devenue linguiste. Ce n'est peut-être pas un hasard.

M.T.

PROMENADE FRANÇAISE EN EUROPE

Moi, je remercie cette même Providence de m'avoir fait naître français parce que j'aime beaucoup à courir, et qu'il me paraît fort doux et fort commode de trouver ma langue chez tous les peuples de l'Europe [...] mais je suis forcé d'avouer aussi que nous abusons bien souvent de nos avantages, et que nous sommes les enfants gâtés de toutes les nations du monde.

Charles de Peyssonnel, *Petite Chronique du ridicule. Les Français ont-ils changé depuis 1782 ?*

Au cours de l'hiver 2007, j'ai séjourné quelques jours à Budapest. Je n'étais jamais allée en Hongrie, j'ignorais tout du hongrois, langue avec laquelle le français n'a aucune accointance. Et pourtant, dès mon arrivée, j'ai éprouvé un sentiment de familiarité. J'étais allée rendre visite à une lointaine cousine... Nous ne nous connaissions pas, il nous aurait été impossible d'entretenir la moindre conversation, mais d'évidence nous appartenions à la même famille. La famille européenne ?

Mais jusqu'où s'étend l'Europe ? Que l'on se place d'un point de vue géographique, historique ou politique, la question embarrasse. Selon les géographes, l'Oural est la frontière au-delà de laquelle le continent est dénommé Asie. L'Europe au temps de l'Humanisme s'arrêtait aux frontières de la Pologne, elle a, au siècle des Lumières, repoussé ses limites jusqu'à l'extrémité du continent, accueillant la Russie dans son giron. Si, au sud, la Méditerranée borde l'Europe, avec, à l'ouest, la borne du détroit de Gibraltar, doit-on placer la limite sud-est aux rives du Bosphore ? Cela pourrait contenter les géographes, mais une Europe ainsi délimitée englobe Istanbul, le centre nerveux de la Turquie. Or la question des frontières de l'Europe politique fait débat, comme on sait.

Être citoyen d'Europe, c'est partager un territoire, ancré dans une triple réalité, géographique, historique et politique.

La première est incertaine, les deux autres mouvantes. Il n'empêche, on peut se sentir européen. Sur quoi repose ce sentiment ? L'Europe réunit en son sein des nations affranchies de leurs frontières réelles, des nations entre lesquelles quelque chose fait lien, qui est de l'ordre de l'imaginaire.

Au-delà des différences et des particularités, en dépit des conflits et des déchirures, s'est patiemment échafaudée une Europe qui fut l'œuvre de l'esprit et n'eut jamais autant d'éclat qu'au XVIII^e siècle, dans la lumière, alors, de l'influence française. Cette Europe de l'esprit, scellée par des valeurs issues des Lumières, fit du français sa langue d'élection. Messieurs les Anglais inventèrent alors un mot pour désigner la mode qui avait saisi l'Europe aristocratique : *gallomanie*.

Cette passion qui sévit au cœur du XVIII^e siècle, toute furieuse qu'elle fût, ne dura point au-delà de quelques décennies : la Révolution française se chargea de rafraîchir l'enthousiasme des plus fervents francophiles. Mais, bien avant cet épisode gallomaniaque – depuis le Moyen Âge – et bien au-delà – aujourd'hui encore – des mots français n'ont cessé de voyager à travers le continent, escortés par des soldats ou des pèlerins, des clercs, des poètes ou des étudiants, par des princes ou des aristocrates, par des voyageurs ou des émigrants, par des commerçants ou des techniciens, faisant étape dans telle ou telle langue, s'établissant ici ou là, rejoints par d'autres au cours des siècles.

La vaste Europe qui aujourd'hui porte l'empreinte de la langue française, nous allons la parcourir ensemble.

Tout commence au Moyen Âge

Dans une Europe médiévale où le latin assurait les échanges entre nations, le français trouva ses premiers ambassadeurs parmi les chevaliers et les pèlerins, les commerçants, les étudiants et les poètes. Grâce à eux, du XII^e au XV^e siècle, le français peu à peu s'imposa, à côté du latin, comme langue internationale.

Les conquêtes territoriales d'une France à forte démographie, accompagnées de migrations, ne furent pas sans incidence sur la carte linguistique de l'Europe. L'implantation normande en Sicile (à la fin du XI^e siècle) a laissé des traces encore audibles aujourd'hui dans le dialecte de l'île. La conquête de l'Angleterre par les Normands (Guillaume le Conquérant, duc de Normandie, est sacré roi d'Angleterre en 1066) eut un impact décisif sur l'histoire de la langue anglaise.

Les incitations au départ ne vinrent pas seulement des autorités temporelles. Des motivations religieuses ont poussé les gens de France sur les routes. Les pèlerinages à Saint-Jacques de Compostelle, Rome et Jérusalem ont participé à la diffusion du français en Europe du Sud (Espagne, Portugal, Italie) et au Proche-Orient.

Les mots français empruntèrent aussi, tout naturellement, les voies du commerce, de tout temps favorable aux échanges linguistiques.

L'expansion précoce du français est enfin liée à des facteurs culturels. Au XIII^e siècle, le prestige de l'Université de Paris attire un auditoire international, Thomas d'Aquin et d'autres grands maîtres étrangers viennent y enseigner. On y croise des étudiants italiens, allemands, anglais, écossais, polonais, hongrois. Ces étrangers se mêlent à de proches voisins, les Lorrains, les Comtois, les Brabançons et les

Flamands. Certes, à l'université comme dans les collèges, l'enseignement est dispensé en latin, mais la vie estudiantine familiarise les jeunes gens étrangers avec le français de Paris. Leur diplôme en poche, ils rentreront chez eux en emportant des bribes de vocabulaire français et des rudiments de syntaxe. Bientôt, dans l'Europe médiévale, le français s'impose comme une langue du savoir. L'auteur norvégien d'une encyclopédie recommande l'apprentissage du français : « Si tu veux être parfait en science, apprends toutes les langues, mais avant tout le latin et le français, parce qu'ils ont la plus grande extension. »

La littérature de langue française, lue, appréciée et même composée bien au-delà du domaine d'oïl, participa également au rayonnement médiéval du français. À l'aube du XIII^e siècle, le troubadour catalan Raimon Vidal, tout comme deux siècles plus tard l'écrivain italien Dante Alighieri, associent spontanément langue d'oïl et genre romanesque. Chansons de geste et romans français voyagent en Italie, en Angleterre, en Allemagne, aux Pays-Bas.

Ainsi, les circonstances politiques, économiques et culturelles favorisèrent la course du français à travers l'Europe naissante. Le prestige de cette langue y est reconnu en différents endroits, à Venise notamment, quand, à la fin du XIII^e siècle, Marco Polo dicte en français *Le Livre des merveilles*, récit de ses aventures en Extrême-Orient.

Au crépuscule du Moyen Âge, la langue française était devenue une langue convoitée.

*Une langue véhiculaire émerge
dans une Europe polyglotte*

Au siècle de l'Humanisme, deux événements majeurs vont bouleverser le paysage linguistique, l'avènement des langues nationales et la naissance de l'imprimerie. Dès le xvi^e siècle, et surtout au siècle suivant, des ouvrages de plus en plus nombreux, écrits dans la langue natale, sont traduits tandis que les élites, les princes notamment, développent des pratiques polyglottes : Louis XIV maniait fort bien l'italien. L'usage d'une langue internationale n'en est pas pour autant inutile, mais le latin, qui en tient lieu, s'efface peu à peu et ne se maintient que dans des milieux savants restreints.

Or, la prééminence politique et culturelle de la France liée au règne de Louis XIV installe un contexte favorable à la propagation du français. Celui-là gagne du terrain dans les domaines de la philosophie, de la médecine, de la banque, du grand commerce et de la diplomatie. La France est alors le pays économiquement le plus avancé et celui d'où vient la nouveauté. Ses produits – en particulier les produits de luxe – sont demandés et appréciés partout, les modes et les usages français s'implantent dans leur sillage.

Dans cette Europe du xvii^e siècle, le français circule encore avec les jeunes gens lettrés. Aux Pays-Bas, douze écoles l'enseignent, les universités allemandes et anglaises recrutent des professeurs français renommés.

Étudiants, soldats, princes... Nombreux étaient ceux qui, au xvii^e siècle, se trouvaient d'une manière ou d'une autre exposés aux langues étrangères, et particulièrement au français. Et celui-là, fraîchement peaufiné par le grand réglage classique, se trouvait prêt à jouer un rôle prééminent.

Un événement majeur de la politique du Roi-Soleil eut

alors des conséquences inattendues. La révocation de l'édit de Nantes (1685) provoque le départ de France de près de 200 000 huguenots (le cinquième de leur effectif) vers le « Refuge » (Angleterre, Provinces-Unies, Prusse et Suisse). Ces émigrants vont être des agents de diffusion de la culture et de la langue françaises dans les pays d'accueil, d'autant que l'enseignement du français est un métier tout trouvé pour les protestants exilés à l'heure où cette langue jouit d'un indéniable engouement auprès des élites cultivées. La diaspora huguenote joue ainsi un rôle capital dans la diffusion du français en Europe du Nord, et par son insertion dans la société civile et par sa présence auprès des princes et des aristocrates.

S'il n'a pas encore, au xvii^e siècle, le rôle de langue diplomatique qu'il endossera au siècle suivant, le français, considéré comme propice à l'échange d'informations et d'opinions, tient lieu de langue véhiculaire. Dans les sociétés de cour et les cercles aristocratiques, on choisit le français pour converser et correspondre, admettant l'idée que celui-là pouvait constituer un idiome privilégié pour exprimer un propos élaboré.

Pour autant, il n'est pas question de faire du français la langue officielle des échanges internationaux en Europe – cela lui aurait conféré une aura démesurée. On se contente d'emprunter furieusement. Dans le domaine militaire et politique, on voit apparaître un vocabulaire transnational, issu du français mais adapté par chacune des langues emprunteuses selon son propre système linguistique. Ainsi, tout le monde peut se comprendre sans que nul ne renonce à sa langue.

Les Néerlandais adoptent *admiral, bombarderen, discipline, eskadron, kavalerie, kolonel, militaire, parade, regiment, volontair...* Les Anglais élisent *alert, barrack, bayonet, canteen, corps d'armée, douanier, exempt, fanfare, fortin, guerite, police...* Les Allemands ne sont pas en reste,

ils importent *armee, attakieren, bajonet, barrikade, deser-tieren, echappieren, fusilier, invalide, kadett, kanone, kom-plotieren, revanchieren, zitadelle...* Le monde juridique et administratif est aussi concerné par cette sorte de langue franche inspirée du français. Choix pragmatique de la part des élites d'Europe.

Mais cela ne s'arrête pas là. Dans l'Europe du xvii^e siècle, ce qui a trait à la vie quotidienne et au protocole social peut s'exprimer avec des mots voyageurs empruntés au français. Aux Pays-Bas, on retient *avonturier, courtisan, elegant, ignorant, inspekteur, paleis, prostitueren, vagebond...* En Angleterre, on s'empare de *berline, bourgeois, cabriolet, demoiselle, derangement, grisette, intrigant, mal de mer, nonchalance, porte cochère...* En Allemagne, on a un faible pour *akkompagnieren, chaise, cour, cousin, dame, equipage, galopieren, kabinett...*

Ce sont là des choix affectifs. À la fin du xvii^e siècle, ce n'est plus la raison qui parle, c'est le désir.

Le temps de la fascination

Louis XIV meurt en 1715. S'ouvre alors l'ère des Lumières. Langue de la diplomatie, des cours et des salons, langue de culture, d'échange et de débat depuis la fin du xvii^e siècle, le français va véritablement rayonner avec les Lumières et accompagner la diffusion des idées nouvelles dans une Europe aristocratique saisie de passion gallomaniaque.

On est dès lors confronté à ce paradoxe : la langue française est plus parlée à l'étranger qu'en France même. À la veille de la Révolution, les vingt-cinq millions de sujets de Sa Majesté sont loin d'entendre ou de parler le français – moins de trois millions d'entre eux sont susceptibles de le faire. Ceux-là demeurent en Île-de-France, en Champagne, en Beauce,

dans le Maine ou le Berry, en Anjou ou en Touraine. Encore le peuple francisant de ces provinces ne parle-t-il pas « la langue du roy » mais un français populaire parsemé de provincialismes. Le français, qui deviendra avec la Révolution la langue de la nation, est encore celui du roi et de sa cour, il est parlé par les juristes, les officiers, ceux qui exercent le pouvoir, qui écrivent et, de fait, résident à Paris.

Cette variété restreinte de français va pourtant conquérir l'ensemble de l'Europe aristocratique, de la Scandinavie à la Russie, en passant par la Prusse, la Hongrie, l'Italie et, bien sûr, l'Angleterre.

Les cours d'Europe font usage de la langue du roi de France tout en cultivant d'étroites relations avec les tenants des idées nouvelles. Christine de Suède donne le ton en appelant le philosophe Descartes auprès d'elle (fin 1649). Le souverain le plus prestigieux de l'Europe des Lumières, Frédéric II de Prusse tient sa propre langue pour un « jargon barbare » et adopte la langue française pour converser et correspondre. Voltaire, hôte de marque et interlocuteur privilégié du souverain francophile (1750-1753), rapporte dans son journal : « La langue qu'on parle le moins à la Cour, c'est l'allemand. Je n'en ai pas encore entendu prononcer un mot. Notre langue et nos belles-lettres ont fait plus de conquêtes que Charlemagne. » Diderot, invité de Catherine de Russie, aura avec la souveraine des entretiens très libres (1773). À Stockholm comme à Potsdam, à Saint-Petersbourg ou à Moscou, un aristocrate qui se respecte se doit de parler le français, la langue du roi de France devient pour certains une seconde langue maternelle.

Frédéric II de Prusse, sa sœur Frédérique Sophie-Wilhelmine, margravine de Bayreuth, Catherine II de Russie... Les têtes couronnées de l'Europe correspondent en français et certains souverains, tels Stanislas II Poniatowski, roi de

Pologne ou Gustave III de Suède, révèlent un talent d'épistolier dans cette langue élue. L'exemple venant de si haut, des aristocrates – Charlotte-Sophie d'Aldenburg surnommée la « Sévigné de l'Allemagne », Lord Chesterfield – et des ecclésiastiques – l'abbé Conti, l'abbé Galiani – se régalaient du français dans leur correspondance.

Pendant vingt ans, de 1753 à 1773, souverains, princes d'Empire et aristocrates, abonnés de la *Correspondance littéraire, philosophique et critique* de Frédéric-Melchior Grimm, se tiennent au courant de ce qui se lit et se dit à Paris. Les querelles littéraires ou philosophiques qui agitent les salons parisiens sont relayées par des gazettes publiées en français à Amsterdam, Londres ou en Allemagne. Les réfractaires à la francophilie ambiante s'en délectent. En dépit de leur peu de goût pour la France, ceux-là aussi lisent le français, conversent et correspondent en français.

Dans cette Europe aristocratique, les sociétés de cour fascinées par Versailles vivent à l'heure française. Chaque année, d'un bout à l'autre de l'Europe, on attend la petite poupée parisienne qui va révéler aux élégantes comment il faut s'habiller. Les arts de la table, associés par les Français à l'art de la conversation, séduisent : « Quelle gêne autrefois qu'une table russe, et maintenant quelle liberté, quel agrément ! On y parle avec intérêt, on y rit avec aisance, on y mange avec délicatesse, et c'est encore un miracle français ¹. »

L'Europe, qui lorgne vers Versailles et Paris, s'enthousiasme pour l'élégance et la convivialité françaises.

Et elle s'enflamme pour les idées venues de France. Le français va devenir la langue véhiculaire des milieux intellectuels, fédérés autour d'auteurs français qui bénéficient

1. L.-A. Caraccioli, *L'Europe française*, chap. xxviii « Des tables », 1774.

d'un rayonnement exceptionnel. L'Europe du Nord, nourrie des œuvres de Montesquieu, de Rousseau et du « roi Voltaire », en étroite relation avec les salons parisiens, accueille avec ravissement l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert.

En Europe orientale, les contacts entre les élites intellectuelles francophiles et l'aristocratie sont assez étroits pour que le français exerce une influence culturelle. La langue française joue un rôle clé dans la construction du code écrit de plusieurs langues de l'Est, notamment le russe.

Enfin, le français est désormais la langue diplomatique de l'Europe, celle que l'on utilise dans les traités internationaux, même quand la France n'est pas au nombre des pays signataires.

Certes, l'Europe de l'esprit rayonne à partir de plusieurs foyers – la France, l'Italie, l'Angleterre. Mais la France, qui a ébloui la Scandinavie, séduit la Russie et conquis l'Europe centrale, règne sans l'appui des armées sur l'Europe des Lumières. Il lui suffit désormais de laisser agir son irrésistible pouvoir de fascination.

Autres temps, autres mœurs

L'Europe des Lumières avait fait du français une icône de la culture et l'avait élu comme langue véhiculaire transnationale. Coup de tonnerre dans un ciel serein, un événement décisif allait peut-être provoquer le désamour de l'Europe aristocratique vis-à-vis de sa langue chérie : la Révolution française.

Les cours ressentirent les événements de 1789 comme un séisme et la réaction des souverains ne se fit point attendre. Le roi d'Espagne Charles III ferme son royaume aux nouvelles venues de France, Catherine II, horrifiée du sort fait à un monarque, brûle bientôt ce qu'elle avait adoré : en

L'exemple français	329
Mots choisis	330
En Italie	
<i>L'italien, une fausse jumelle</i>	331
Le destin italien des mots français	333
Comment on parle français, aujourd'hui, en Italie	339
L'aventure italienne de <i>flûte</i>	342
Curiosités	342
Faux amis	343
Décalage	343
L'exemple français	344
Mots choisis	345
En Roumanie	
<i>Le roumain, une sœur polyglotte</i>	347
Le destin roumain des mots français	348
Comment on parle français, aujourd'hui, en Roumanie	353
L'aventure roumaine de <i>bonjour</i>	356
Curiosités	356
Faux amis	357
Décalage	357
L'exemple français	357
Mot choisi	358
De l'imaginaire	
De l'usage du français en Europe	363
Ce français qui voyage en Europe	365
Un français délicieux, obsolète, un français de pacotille ?	368
Bibliographie sélective	
Ouvrages, revues	371
Articles	372

RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A. À LONRAI (61250)
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2009. N° 86258 (09-XXXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE